

PRESENTATION

Ces jolis contes viennent du Sénégal. Mais on les connaît aussi au Mali, en Gambie, en Guinée, car ils sont wolof, mandingues, diola ou peuls. Ils sont traduits de ces langues par les étudiants qui les ont enregistrés auprès des vieilles qui les racontent, dans les villages. Ils ne sont pas "arrangés" ni embellis. Mais reproduits sans rien y ajouter. Fidélité, c'est le principe qui nous a guidés.

Les contes sont une façon, pour le peuple, de parler de ses problèmes, à travers des masques, ou des symboles. Le pouvoir et son arbitraire, l'inégalité des castes et des sexes, l'éducation, les interdits, les contrats, ... et aussi toutes les angoisses : peur des génies, peur de l'inceste, peur des jaloux et des jalouses, peur de la faim, peur des brimades...

Le conte est à la fois futile, utile et instructif, disait Hampaté Ba. C'est aussi une porte qui donne accès à l'âme et la mentalité d'un peuple.

Et par ailleurs le folklore est cette réserve de l'imaginaire où se rejoignent et se touchent tous les peuples du monde.

Lilyan Kesteloot.

LE SER PENT ET LA PRINCESSE

ou MOD DAAN, L'AVALEUR

Maintenant nous ab ordons un autre conte, à propos du Sénégal, à l'époque où on adorait des fétiches.

Chaque année, on p renait une jeune fille, on l'emportait au bord du lac et l'y abandonnait, parce qu'i l y avait un grand génie, c'était un boa (1).

Aussitôt arrivé il l'avalait. On restait encore douze mois et on revenait prendre, à nouveau, une j eune fille.

Quand un jour, un grand roi qui était dans le royaume, dit :
Mon père était roi, je lui ai main tenant succédé. Mais je voudrais changer ce qu'il a fait. J'ai étudié le coran et pr is conscience que la voie de Dieu est la meilleure.

Et il dit encore :

- "Il y a des esclaves que j'avais capturés, je voudrais tous les affranchir et en faire des hommes libres.

Il dit encore :

On m'a averti aussi, qu'il y aurai t une guerre dans le pays, je veux que les esclaves affranchis et les hommes libres s' unissent pour aller à cette bataille où il faudra vaincre pour que le royaume puisse vivre en paix.

Après avoir dit to ut cela, on amena les esclaves pour les affranchir. Il leur dit : "aujourd'hui il y a une grande guerre... On a envoyé un messenger pour m'inviter à me battre ou bien ce s eront eux qui viendront. Moi, je veux bien me battre. La personne qui l'a proposé, quand on veut la vaincre, il faut l'y devancer. Je vous ai tous affranchis. A votre retour , je vous récompenserai en donnant à chacun d'entre vous ce qu'il veut.

Quand ils furent d e retour, ils dirent au roi?

- "Nous sommes allé s à la guerre et nous avons gagné".

Il y avait un escl ave affranchi parmi eux, qui dit :

- "pour ma part, r oi..."

Il répondit : "Oui " ?

Il dit : "Nous vou s remercions et louons votre grandeur que Dieu vous a accordée.

Le roi dit : "Je v ous remercie à mon tour.

Il lui dit :

"J'avais un désir profond et vous aviez dit que lorsque nous serions de retour, vous nous récompenserie z généreusement.

(1) - plus exactement un python. C e conte provient visiblement du mythe soninké de Wagadou. Mais cette version montre clairement le rôle de l'islam dans le changement des coutumes : affranchissement de s esclaves, liberté de choix pour la mariée, suppression du dieu-serpent par le hé ros du monde nouveau.

Il répondit : "oui , même une femme, je vous la donnerai"

Le roi avait une très jolie fille du nom de Aysa.

L'esclave (affranchi) lui dit :

"Maintenant ce que je désire le plus, si je le dis, ce ne sera pas grave".

Il lui dit : "Comme quoi par exemple".

Il lui dit : "J'aurais voulu que vous me donniez Aysa en mariage.

Le roi dit "Aysa" ?

Il lui répondit : "Oui".

Il lui dit : "Ton désir va créer quelques difficultés, parce que j'ai un parent à moi qui est venu jusqu'ici pour Aysa. Il a dit qu'il l'aimait, il s'appelle Karim. Il a dit qu'il aime Aysa. Et il doit être dans les alentours puisqu'il est venu ces jours-ci.

Mais puisque je suis le roi et que vous m'avez mis à la tête de ce royaume et que vous m'obéissez, que vous abandonnez ce que je vous interdis de faire, moi je voudrais que lorsqu'une décision est prise qu'on ait pas à revenir là-dessus : j'ai étudié le Coran. Aysa puisque c'est elle qui est concernée, nous la consulterons. Je t'ai affranchi et je maintiens ma parole. Si Aysa t'aime, nous te la donnerons en mariage, si elle ne veut pas de toi, j'aurais fait mon devoir".

Les gens du royaume commencèrent à manifester leur mécontentement. Chacun provoquait un petit attroupement et chacun disait "cela est impossible. Un esclave qu'on avait capturé, épouser la fille du roi, cela ne peut se faire".

A ce moment le roi convoqua tout son monde et fit appeler Aysa. "L'esclave que je viens d'affranchir a dit qu'il t'aimait, l'aimes-tu ?

Elle lui répondit :

- "Père, pour être sincère, dès que je l'ai vu, je l'ai aimé. Si vous me le donnez en mariage, je suis d'accord".

- Que faire de Karim qui lui est un homme libre de naissance et qui dit qu'il t'aime ?

Elle répondit :

- "Aussi vrai que c'est ton sang qui coule dans mes veines, je n'en veux pas".

Le roi dit à Karim "Nous avons demandé à Aysa, elle dit que c'est l'esclave affranchi qu'elle aime.

Karim se fâcha. Un jour ils allèrent ensemble au lac. Karim dit à Aysa : "J'aurais voulu que nous y allions ensemble".

Elle lui répondit :

- "Je ne peux pas aller avec quelqu'un que je n'aime pas".

Il lui dit : "mais , toi, celui que tu aimes est un esclave. Comment une noble peut s'unir avec un esclave ?

A ce moment là, Aysa le laissa et alla rejoindre ses serviteurs, ils la devancèrent avec des "khala ms" et elle arriva au lac où elle entra se baigner. Karim lui aussi arriva avec un autre griot.

Quand il arriva à son tour au lac il regarda Aysa se baigner.

A ce moment, le boa sortit, c'était son heure. Il trouva Aysa en train de se baigner. Les autres jeunes filles s'enfuirent. Il se mit à avaler Aysa. Il a avalé les jambes. Il y eut quelqu'un qui dit au roi :

- Le boa est sorti et il est entrain d'avalé Aysa.

Karim qui avait vu le boa, grimpa sur le rhônier qui se trouvait tout près. Tandis qu'il grimpait Aysa chantait :

- moddan moddan mu ngi may model

- kor satu kor pen da mu ngi may model

- gayi dun mbaba j eri mu ngi may model (2).

Karim avait un petit bâton, recroquillé il avançait en disant : sikok sikok ngala moddan ndal ndal (3) jusqu'à ce qu'il atteignit le faite. Quand il fut en haut, il s'aperçut que le serpent l'avait avalée presque toute entière c'est-à-dire jusqu'au cou.

L'esclave écouta et accourut, il tua le boa. Il arriva en poussant Aysa devant lui et le roi dit : "J e t'avais promis Aysa, Allah t'a été favorable, nous te la donnons en mariage."

C'est ici que se termine l'histoire.

Conte wolof recueilli par

Fatou Marie NIANE

(2) - L'avaleur, l'avaleur est en train de m'avalé. Frère de satu frère de penda, il est en train de m'avalé.

(3) - Gens de Mbabe pieri, il est en train de m'avalé.

"L'enfant qu i avait une étoile sur le front"

- C'était, c'était
- C'était vrai

On dit que le roi a beaucoup de femmes, qu'il a je ne sais combien de femmes. Mais parmi toutes ses femmes, il y a des favorites, celles du coeur. Les autres deviennent ainsi des femmes de second rang. Parmi celles-ci une femme donna le jour à un garçon, un beau garçon avec une étoile sur le front.

Voyant que la pauvre avait mis au monde un tel enfant, les co-épouses trouvèrent cela injuste. Elles s'empressèrent d'enrouler l'enfant dans ses langes et d'aller le jeter. En fait la jalouse rongea leur coeur. Elles revinrent après dire au roi leur mari que sa femme avait accouché d'une bouteille. Furieux le roi la répudia et la relégua dans un coin sombre de son palais.

Fort heureusement, une vieille femme, alertée par les cris de l'enfant le ramassa. Elle l'amena chez elle où elle l'éleva, jusqu'à ce qu'il devienne un petit garçon qui sait faire beaucoup de choses. Pour l'amuser la vieille lui fabriqua un cheval de bambou.

Près de leur maison passait tous les jours le serviteur du roi qui conduisait le cheval royal à la rivière. Dès que le garçon le voyait il disait à la vieille :

- Donne-moi aussi mon cheval, je vais le faire boire.

Il s'en allait et mettait son cheval à côté de celui du roi. Alors le serviteur lui demandait :

- Toi qui donne à boire à ce cheval, est-ce que le bambou boit ?
- Oui il boit, le bambou boit, répondait l'enfant.
- De quelle manière ? Comment est-ce possible ? disait le serviteur.
- C'est ce que tu veux savoir, eh bien ! sache seulement qu'il boit et ne cherche pas à comprendre. Fais boire ton cheval et passe ton chemin.

Et il courait le dire à la vieille. La vieille femme pour cacher l'étoile mettait un chapeau à l'enfant.

La même scène se produisit tous les jours. Le matin du quatrième jour, la vieille sachant que l'enfant était en âge de comprendre beaucoup de choses lui dit alors :

- Il faut que tu saches qu'à ta naissance, les co-épouses de ta mère, jalouses t'ont enroulé dans les langes et jeté. Je t'ai ramassé mais je ne suis pas ta mère. Oui je ne suis pas ta mère. Après son accouchement, elles ont pris une bouteille et ont prétendu que c'était ce que ta mère avait mis au monde.

Ecoute-moi bien et tu pourras le dire au serviteur du roi la prochaine fois qu'il te parlera du cheval de bambou.

Tu lui diras que là où une personne a mis au monde une bouteille, le cheval de bambou peut boire."

Le lendemain c'es t-à-dire le cinquième jour, le serviteur du roi revint avec le cheval. Aussitôt, l 'enfant pris son cheval et le suivit. Le valet après avoir fait boire son cheval vint e ncore lui demander :

- Dis-moi toi, depuis quand le che val de bambou boit-il ? L'enfant lui répondit :
- Bien sûr qu'il boit ! comme une femme a donné le jour à une bouteille, ainsi mon cheval boit.

Ayant dit cela il s'apprêtait à partir, quand en tirant son cheval son chapeau tomba. Une clarté sans pareille envahit les lieux, l'étoile au front brillait de mille feux. L'enfant r amassa son chapeau et le remit en place. Le serviteur affolé par ce qu'il venait de voir, s'enfuit au galop. Arrivé au palais il dit au roi.:

- Sire, depuis que je mène le chev al à la rivière un enfant me suit. De même que moi, il conduit à la rivière un cheval de bambou pour le faire boire. C'est le cinquième jour aujourd'hui. A mes questions sur cette extravagance, l'enfant m'a répondu que là où une femme a accouché d'une bout eille son cheval de bambou peut boire. Cet enfant a une étoile très brillante sur le f ront. Je l'ai vu lorsque son chapeau est tombé.
- Dis-tu la vérité ? coupa le roi

Le pauvre lui rép ondit :

- Rien n'est plus vrai, jamais je ne me permettrai de vous mentir.

Alors le roi lui dit :

- Demain lorsque tu partiras pour la rivière, je dépêcherai des gens avec toi qui se chargeront de me ramener cet enfan t.

Le lendemain, le valet reprit encore le chemin de la rivière et l'enfant le suivit de nouveau. Apr ès avoir fait boire le cheval royal il s'approcha de l'enfant. Il se mit à l'entrete nir sur beaucoup de choses mais particulièrement sur le cheval de bambou. A tous le s mots de l'enfant le serviteur renchérissait.

C'était une rus e. Qui une ruse car il voulait à tout prix prendre ce chapeau. Pour ce pendant la con versation, il s'arrangea pour se mettre derrière l'enfant. A un moment il lui ôta r apidement le chapeau. Et la lumière éclata. Une lumière comme je vous avais dit : av euglante. Les gens du roi quittèrent aussitôt leur cachette et s'emparèrent de l'enfant.

A la vue de leur maison, l'enfant s'écria :

- Grand-mère, grand-mère ! Ils m'e mmènent, ils m'ont pris et m'emmènent !

La vieille sortit précipitamment en criant :

- Je vous suivrai partout. Où que vous alliez, à la mort comme à la vie. Je vous suivrai.

Ils arrivèrent en fin chez le roi, montèrent au palais et firent asseoir l'enfant. Tandis qu'il éta it assis, l'étoile ne faisait que scintiller.

A cet instant la vieille femme arriva à son tour au palais. Le roi la fit venir et lui demanda :

- Où as-tu trouvé cet enfant, où l 'as-tu pris ?

Elle lui répondit :

- C'est mon enfant, cet enfant est mien, sire.
- En es-tu bien certaine ? ajouta le roi.
- Oui c'est mon enfant, c'est moi qui ai mis au monde cet enfant, c'est mon enfant.

Mais après s'être tue pendant un long moment elle dit :

- Cet enfant n'est pas à moi mais c'est Dieu qui me l'a donné, car lorsqu'il a été jeté, j'allais au puits et j'ai entendu les pleurs d'un bébé. Le son de sa voix aidant je suis arrivée à l'endroit où il se trouvait. Je l'ai vu là enroulé dans ses langes et je l'ai pris. C'est moi qui l'ai nourri jusqu'à ce qu'il devienne ainsi. Sire faites battre le tabala. Réunissez tout votre peuple et toutes vos épouses. Ensuite elle alla chuchoter à l'enfant ceci :

- Lorsque tu verras une femme très sale, la plus sale, la plus sale de toutes tu sauras que c'est ta maman. C'est celle que le roi oublie, la maigre, de par les mauvais traitements qu'elle a subis.

On fit battre le tabala et ce fut le rassemblement général. Les épouses du roi d'abord et les femmes du village ensuite. L'enfant fut mis au centre et l'étoile d'or continuait toujours de briller. Une à une elles vinrent se présenter devant l'enfant. Il répondait inlassablement :

- Ce n'est pas elle ma mère.

Après les femmes du village ce fut le tour des épouses du roi. Chacune surpassait l'autre en beauté car elles avaient mis leurs plus beaux atours. Invariablement le petit garçon disait :

- Celle-ci non plus n'est pas ma mère.

Il ne resta bientôt qu'une femme fanée, qui était couverte de vieux pagnes sales et déchirés.

Dès que l'enfant la vit, il n'en détourna plus le regard. Elle vint jusqu'à la hauteur du roi. Alors l'enfant se jeta à son cou. Les villageois crièrent d'allégresse.

Le roi ordonna alors que l'on lave cette femme et qu'on lui donne les plus beaux bijoux du royaume. Elle s'assit ensuite à côté du roi. La vieille femme répéta son histoire jusqu'au bout. Pour finir elle dit :

- personne d'autre que cette femme n'est ta mère.

Le roi à la fois joyeux et fâché demanda à sa femme.

- Que faut-il faire à tes co-épouses ?

La réponse de la femme fut celle-ci :

- Qu'on ne leur fasse rien. Elles n'ont qu'à rester au palais. Quant à moi je m'en vais. Je n'étais pas considérée et ce n'est pas avec la venue de mon fils que je resterai. Je m'en vais. Tout ce qu'elles ont fait, Dieu l'a voulu ainsi. Le tour du monde est une queue de pigeon.

Le roi très heureux d'avoir trouvé un enfant fit bâtir un immense palais pour la femme et son fils et lui donna une partie du royaume. A la mort de son père, l'enfant lui fit des funérailles grandioses et devint roi à son tour.

Conte mandingue

recueilli par Moïse Jean-Marie

Cont. : Silveria Monteiro.

LA CHEVRE ET L'HYÈNE

Un jour, la chèvre entra dans une forêt. Quand il fit très clair, au milieu du jour, on le lui interdit, on lui dit :

- "Chèvre, la forêt est calme et les animaux féroces sont nombreux. Mieux vaut rester ou alors attends tes amis vous irez ensemble ?"

Elle fit la tête et dit qu'elle ne fera pas cela, qu'elle partirait.

Elle partit toute seule jusqu'à entrer dans la forêt. Là où elle pensait qu'en passant, elle ne rencontrerait rien qui l'ennuierait, elle y passa et se trouva nez à nez avec l'hyène.

Quand elle voulut courir, l'hyène la saisit et lui dit : "Toi, arrête-toi, ton heure a sonné ! C'est-à-dire tes jours sont comptés. C'en est fini pour toi, arrête-toi. Au beau milieu de cette journée moi, l'hyène, je n'ai pas mangé, je n'ai pas bu, j'ai faim, je te rencontre, toi la chèvre tu n'auras plus l'occasion de faire pareille bêtise. La chèvre lui dit :

- "Oncle Bouki épargne-moi"

Bouki lui dit :

- "C'est fini ça ! En tous les cas si tu sais que aujourd'hui seulement tu vas mourir mieux vaut te reposer".

Elle lui dit :

- "Oncle Bouki épargne-moi"

Bouki lui dit :

- "Il n'y a qu'une seule chose qui puisse faire que je t'épargne"

La chèvre lui demanda :

- "Quoi !"

Bouki lui dit :

- "Il faut que tu me dises trois vérités qui me convainquent et que je puisse les rapporter et convaincre ceux de chez moi, alors je te laisserai partir saine et sauve"

La chèvre lui dit "mais alors Oncle Bouki si je te dis trois vérités que tout le monde accepte, me laisseras-tu partir" ? Bouki dit "bien sûr!"

La chèvre fit travailler sa tête et lui dit :

- "ch...Oncle Bouki, si moi chèvre j'étais sûre qu'en passant par ici je t'aurais rencontré, tu sais bien que je ne serais pas passé par-là !..."

C'est la chèvre qui a dit cela, elle lui a dit "toi Oncle Bouki, si j'étais sûre qu'en passant par là je te rencontrerais, tu sais bien que je ne serais pas passée là.

Et Bouki réfléchit pendant un certain temps, sachant qu'il n'y avait rien à redire sur cette vérité.

Il lui dit : en voilà une, tu as raison, si tu étais sûre qu'en passant là tu m'aurais rencontré, alors tu ne serais pas passée là. Elle lui dit :

- "Tu est sûr que si je t'avais vu en premier tu ne m'aurais pas vue. Alors comme tu ne me verrais pas, tu m'attraperai s encore moins.

Bouki lui dit : v oilà la deuxième vérité qu'on peut admettre. Je sais que si tu m'avais vu en premier, m oi Bouki je ne t'aurais jamais vue. Alors j'accepte ces deux vérités.

Elle lui dit : ma is il en reste...

Bouki lui demanda ce qui restait.

Elle lui dit :

- "Si en rentrant au village je ra conte que j'ai croisé oncle Bouki au beau milieu de la brousse, au coeur de la forê t, qu'il m'a laissée partir, personne ne me croira, ils me diront que je mens !"

Bouki réfléchit u n peu, puis approuve et lui dit alors :

- "Quand même tu dis la vérité ! T out le monde sait que lorsque Bouki rencontre la chèvre, il ne s'en suit que la mor t de la chèvre. Mais alors puisque tu m'as dit ces trois vérités..."

Elle lui dit :

- "Oncle Bouki, attends que je rac onte la quatrième"

Bouki lui dit : c omment veux-tu en raconter une quatrième ?

Elle lui dit :

- "Tout le temps que tu passes à c auser avec moi, si tu avais faim, je n'existerais pas. Je sais tout simplement que t u n'as pas faim...tu n'as plus besoin de viande de chèvre ni d'une autre viande. Tu v eux tout simplement me faire parler". La chèvre dit cela à l'hyène.

L'hyène se résigna . Elle ne voulait pas la laisser partir pour les premières vérités, mais on dit qu'un homme d'honneur doit être fidèle à la parole donnée. Comme la chèvre l'a ainsi amenée à se résigner, l'hyène accepte ; elle eut honte de lui faire quoique ce soit , lui ayant donné sa parole d'honnête homme. Et Bouki lâcha la chèvre et lui dit a lors ! tu peux partir.

C'est de là que l e conte est allé se jeter dans la mer. Que le nez (1) qui le respire en premier, aille a u paradis.

Conte wolof recueilli par
Nanga Thérèse Logbochie
Cont. Samba Ngeer

(1) - désigne souvent pour les wol ofs l'âme ou la vie. Ainsi pour attester la vérité d'une assertion, jurent-ils "par l e nez de mon fils".

LE LIÈVRE ET L'HYÈNE EN VOYAGE

Taalín taalín

Taalín diima (1)

Le lièvre et l'hyène étaient partis en voyage. A leur arrivée le lièvre, du moins l'hyène tua un porc et refusa de le partager avec son compagnon. Elle le coupa en menus morceaux et le mit dans son sac. Au chemin du retour après avoir longtemps, longtemps marché, le lièvre lui dit :

- vas-y j'ai quelque affaire par-là

- Mais moi je m'en vais cependant, répondit l'hyène.

Elle marcha. Le lièvre par un grand détour dépassa l'hyène et tomba tout raide sur le chemin de l'hyène. A son arrivée elle dit :

- hé ! un lièvre est mort ici ; mais moi j'ai avec moi une viande, un lièvre pourquoi faire ?

Elle continua son chemin. Le lièvre se releva et fit encore un grand détour et se retrouva encore raide sur le chemin de l'hyène.

- Comment ; mais les lièvres vont finir ! un autre est mort ici ! Mais moi j'ai de la viande.

Elle marcha et le lièvre répéta le même stratagème. Et l'hyène de s'écrier :

- Quai ! ça fait trois lièvres ! mais les lièvres vont tous mourir ! pucc (2) moi j'ai de la viande dans mon sac.

Le lièvre reprit son jeu. Mais à la vue du quatrième, l'hyène :

- Alors ! si je m'amuse à récupérer un, deux, trois, quatre lièvres et que je les ajoute à cette viande c'est une provision pour cinq jours. Je vais poser mon sac à côté de ce dernier pour aller chercher les autres laissés derrière moi. Et l'hyène s'élança à la recherche des autres lapins.

Le lièvre se leva aussitôt, vida le sac. L'hyène revenue bredouille, surprise de n'avoir pas vu sa viande, courut à toute allure, rejoignit le lièvre et arracha la viande qu'elle remit dans son sac (3).

Ainsi ils marchèrent jusqu'aux abords du village et le lièvre lui dit :

- Que chacun rentre chez soi maintenant.

Mais dès leur séparation, le lièvre devança l'hyène sans qu'elle ne s'en aperçoive et alla au puits où la famille de l'hyène se ravitaille en eau ; il se transforma en sexe femelle.

L'hyène arrivée là, s'écrie :

- Voyez-moi ça ! c'est Madame qui a laissé cette chose-là ici ! C'est elle même. Vous avez vu ?

Elle le récupéra et le mit soigneusement dans le sac. Elle fut prise par un besoin et se décida à laisser là le sac pour aller au petit bois. Le lièvre ne se fit pas attendre. Il s'empara de la viande et s'éclipssa pour de bon cette fois-ci.

Le lièvre alla cacher soigneusement son butin. L'hyène, revenue, s'empara de son sac, mais ne s'aperçut pas du forfait car le lièvre avait pris soin de remplacer la viande par du sable. Elle appela sa femme pour la réprimander dès qu'elle arriva à la maison.

- Viens.

Et dès qu'elle fut là :

- Toutes tes copines reprennent le urs "affaires" après leur bain toi tu laisses les tiennes ! Comment allons-nous faire ce soir ? Tu as laissé le sexe au puits.

- Laisse ! laisse comment ? s'écria la femme stupéfaite. Comment peut-on laisser ça..

- Va regarder dans le sac où j'ai mis la viande, il s'y trouve.

La femme s'en fut pour vérifier, mais dit d'un ton narquois :

- Bon ! ici il n'y a que du sable, rien de plus !

- Sitafurula'i (4) ! C'est le lièvre même qui s'est transformé et a trouvé là un moyen pour me prendre toute la viande que j'ai mise là-dedans.

Il en a usé d'autres ruses et je l'ai poursuivi pour l'arracher. Encore il a usé de celui-là.

- Comment as-tu fait ? Où as-tu entendu que cela s'enlève ?

Ici il n'y a que du sable !

L'hyène se rendit chez le lièvre pour réclamer sa viande, mais le lièvre s'en défendit avec force protestations :

- Qui ? Toi, que j'ai quittée pour rentrer ? et tu as continué pour aller à votre puits. Toi tu n'as pas pris soin de ta viande. Il ne faut pas m'accuser après m'avoir refusé la viande !

C'est là où s'est achevé mon conte . Karegom-pakas (5).

- Et le lièvre a pris la viande ?

- Le lièvre s'est emparé de la viande

- Ah ! quelle intelligence ce lièvre (6).

Conte diola recueilli par

Mamadou Badji

Cont. Malamine Badji.

(1) - Formules qui ouvrent chaque conte. Le conteur scande la première et l'assistance répond par la seconde.

(2) - Bruit fait par les lèvres fermées à la sortie de l'air. L'hyène le répète régulièrement.

(3) - Le public multiplie des formules d'admiration envers la vivacité de l'hyène désabusée.

(4) - Voir la page précédente.

(5) - Formules qui terminent chaque récit de conte : "le conte s'est brisé".

(6) - Dialogue entre le conteur et l'assistance. Quelquefois il s'en suit une discussion à la fin du conte.

LE S ESCROCS DU VILLAGE

Un jour, deux trompeurs de talent se sont rencontrés dans la brousse. Le premier était un "Kajoor-kajoor" expulsé de sa région natale pour escroquerie. Sur son chemin vers l'exil, il croisa un Pawol-bawol aussi talentueux. De prime abord les deux compères étaient animés de sentiments de méfiance. Ils se saluèrent. Chacun d'eux avait un sac bien rempli sur son dos; chacun demanda à l'autre l'objet de son voyage.

Le Kajoor kajoor, pénétré par la curiosité et le désir de tromper l'autre demanda : "Où vas-tu comme ça mon ami ?

Le Pawol-bawol rétorqua : Toi aussi où vas-tu ?

Le Kajoor-kajoor fit savoir à son vis-à-vis qu'il se rendait au Pawol dans le seul but de régler de petites choses. Le Pawol-bawol toujours méfiant répondit que lui aussi il avait des choses à arranger au Kajoor.

Ils se proposèrent de changer de sac. Ils le firent rapidement car chacun croyait avoir trompé l'autre. Le Kajoor-kajoor n'avait que des coques de tamarins dans son sac, alors que celui du Pawol-bawol était rempli de coques de pain de singe. Après l'échange, ils furent tous les deux satisfaits, car ils n'avaient que des choses sans importance dans leurs sacs respectifs.

Dès qu'il arriva chez lui, le Kajoor-kajoor vida son sac et ne vit que des pains de singe : il en resta ébahi. Quant au Pawol-bawol il constata l'affaire à son tour. Tous les deux décidèrent de retourner afin de voir l'autre.

Ils se croisèrent au même endroit. Le Kajoor-kajoor après l'avoir détaillé lui dit : "Qui es-tu ?

Le Pawol-bawol comme d'habitude refusa de donner une réponse et se contenta de répéter Toi aussi qui es-tu ?

Le Kajoor-kajoor insista et le Pawol-bawol affirma qu'il est expulsé du Pawol après avoir escroqué toute la région. Le Kajoor-kajoor affirma qu'il connaissait le même sort que son ami.

Ils trouvèrent un accord pour voyager ensemble. Ils se dirigèrent vers un village. Non loin du village, ils virent un grand tamarinier ombrageux auprès duquel il y avait un puits. Ils décidèrent de choisir cet endroit comme lieu de refuge. Un jour, alors qu'ils revenaient du village ils aperçurent des gens qui dormaient. Ces gens étaient des Maures. Chacun de ces Maures avait un dromadaire au dos duquel il y avait au moins deux sacs remplis de mil.

Tranquillement, ils se dirent, "Eh bien qu'est-ce que c'est ça ?"

Le Kajoor-kajoor dit :

- "Mon ami il y a quelque chose de nouveau"

Le Pawol-bawol répliqua avec satisfaction :

- "C'est sûr, ça doit être intéressant".

Ils s'approchèrent et constatèrent que les Maures étaient en train de dormir. De loin, ils estimèrent le nombre des sacs à dix. Débordant de joie, ils

réfléchirent sur les moyens de voler le mil avec succès. Le Bawol-bawol proposa de glisser les sacs dans le puits et de disparaître immédiatement ; ainsi les Maures quand ils se réveillèrent, fuiront car ils vont croire qu'ils ont affaire à des diables. Alors qu'il ne restait qu'à exécuter la décision, une mésentente surgit. Chacun refusa d'entrer dans le puits de peur d'être trompé par l'autre.

Donc ils glissèrent les sacs dans le puits et se cachèrent aussitôt. Le soir quand les Maures se réveillèrent, ils furent terrifiés, et retournèrent chez eux. Les deux escrocs revinrent près du puits. Le Kajoor-kajoor, après le refus du Bawol-bawol, accepta lui d'entrer dans le puits.

Ainsi ils se mirent au travail : le Bawol-bawol tirait les sacs à l'aide d'une longue corde, et chaque fois qu'il sortait un sac, il le portait près d'un arbuste où il le cachait. Quand il eut transporté neuf sacs, le Kajoor-kajoor lui demanda de se dépêcher parce qu'il commençait à se fatiguer. Pendant que le "Bawol-bawol" se cassait la tête à dissimuler les sacs qu'ils avaient déjà sortis, le Kajoor-kajoor vida le dixième sac et y entra. Il demanda à son ami de se dépêcher.

Le Bawol-bawol sortit le dixième sac qui contenait le Kajoor-kajoor, le déposa auprès de l'arbuste et se mit à remplir le puits de bûches afin de tuer son ami. Alors qu'il s'attelait à remplir le puits, le Kajoor-kajoor, lui déplaçait les sacs à son tour. Quand le Bawol-bawol eut fini de remplir le puits, il revint sur ses pas, croyant qu'il allait trouver ses sacs. Quand il arriva, il ne vit rien et naturellement il s'émerveilla de la ruse de son compère.

Après réflexion, il sut qu'une seule personne ne pouvait à elle seule transporter dix sacs de mil en un intervalle de temps si court, et que par conséquent il aurait besoin d'un âne pour transporter dix sacs. Donc il fit l'âne en se tapant fortement la poitrine. Alors le Bawol-bawol qui n'attendait que cela, sursauta et se dirigea vers "l'âne". Quand il arriva à son niveau il vit un homme au lieu d'un âne. Le Kajoor-kajoor le savait et lui dit :

- "C'est bien toi que je cherchais, où sont les sacs maintenant ?"

La question qu'on se pose est de savoir lequel des deux est le plus intelligent ?

Conte wolof recueilli par
Cheikh Mbacké Gissé

LE MAR ABOUT ET SES TAALIBES (1)

Il était une fois un marabout qui avait trois taalibés. Il leur dit - "détachez-moi mon cheval et venez, nous irons quelque part". Les taalibés lui détachèrent le cheval, le marabout l'enfourcha. Les disciples eux doivent écouter les directives du marabout, le marabout aussi doit conseiller les disciples. Ils allèrent ensemble... Ecoutez ! ... !

Quand le marabout eut enfourché son cheval, les taalibés le suivirent. Ils dépassèrent un tas d'argent, les taalibés dirent :

- "Oh ! marabout ce que nous venons de dépasser c'est de l'argent" ?

Le marabout leur dit :

- "Je l'ai vu mieux que vous, mais ne faites pas attention à lui.

Ne vous retournez pas pour le regarder, c'est satan, ne vous en approchez pas."

pendant qu'il parlait une grande personne était assise, elle a cherché des yeux et vu quelque chose que le petit qui était debout n'avait pas vu. Mais ce qu'un homme sage voit, n'est pas la même chose que ce que les enfants voient.

Quand le marabout leur a dit, ne vous retournez plus pour le regarder, c'est satan, les enfants ont refusé. Ils accompagnèrent le marabout là où il allait. Le marabout avait l'habitude de pratiquer ses rites, de prier, d'égrener son chapelet. pendant qu'il égrenait son chapelet, ah ! les taalibés, puisqu'il s'attardait dirent :

- "Nous qui accompagnons le marabout, qui sommes ses disciples, on a qu'à partir là où on avait vu l'argent qu'on a laissé. Allons tous les trois l'échanger et le partager, sans que le marabout ne le sache !".

Or dans tout cela : interdire, il refusa, laisse le voir. Ils allèrent chercher l'argent. Ils allèrent jusqu'à vouloir le partager, ah ! deux d'entre eux dirent au troisième :

- "pourtant on n'a pas diné, tu dois aller en ville nous acheter quelque chose à manger".

Ils lui donnèrent de l'argent et lui dirent d'aller acheter du pain, "va acheter du pain, si tu vas, tu achètes le pain et tu y mets du beurre. A ton retour nous allons dîner avec, et partager l'argent avant de partir...!"

Quand celui-ci partit, les deux autres restèrent. Ils dirent : "mais lui c'est un menteur ! comme on l'a laissé partir, il le dira au marabout. S'il revient tu sais ce qu'on va faire ? on va le tuer.

Ils cherchèrent un bon bâton et le cachèrent. L'autre aussi quand il arrive en ville, il se dit :

- "Moi je sais qu'ils sont deux et ils ont plus de force que moi. Et je sais que si je ne fais pas attention, avant mon retour, ils vont faire un partage qui ne sera pas un partage équitable. .. alors moi aussi, je n'ai qu'à acheter

(1) - Le taalibé est le disciple d'un marabout...

du pain et y mettre du poison. Si je le leur donne et s'ils mangent, ils vont mourir et je prendrai leur part, ainsi je les gagnerai !"

Ecoutez ces intentions, de celui qu'on a envoyé et de ceux qui l'ont envoyé... et la désobéissance qu'ils ont eu vis-à-vis du marabout, ce qui va en résulter.

Comme le garçon a mené le pain avec le poison et le tendit aux autres, l'un d'entre eux se mit derrière lui et lui asséna un coup de bâton sur la tête. Il le frappa et il tomba : ils se jetèrent sur lui et le frappèrent jusqu'à ce qu'il meure, ils le soulevèrent et le jetèrent dans un fossé ; alors se partagèrent l'argent ! c'est de l'argent "en pièces" ce ne sont pas des billets de banque, c'est de la monnaie en pièces.

Après l'avoir partagé, ils se partagèrent le pain et dirent qu'après avoir mangé, ils rentreraient ; que si le marabout leur demandait après l'autre, ils diraient qu'ils ne l'avaient pas vu. Si le marabout allait à sa recherche et qu'il le trouvait mort, il l'accuserait du forfait.

Comme ils ont mangé le pain, le poison les attrapa tous et ils tombèrent sur place ; le premier était dans le trou, dans le trou là-bas. Les deux autres étaient superposés près de l'argent en pièces : eux tous étaient morts.

Quand le marabout eut fini d'égrener son chapelet, le matin, il appela, appela, personne ne répondit. Il se leva, détacha son cheval, l'enfourcha sachant que ce qu'ils avaient dépassé... puisqu'il ne voyait plus les enfants, il sut qu'ils n'étaient pas dans le droit chemin. Il alla chercher là où est l'argent, y trouva les deux morts, il fit le tour du trou, il vit l'autre cadavre, il vit le bâton, il dit :

"Interdire, il refuse, laisse-le voir !"

Il est trop tard pour regretter, le fait est déjà accompli, et qui sait ce qui le guette, alors laissez ce qu'il guette. C'est ce que ce conte-là veut dire : c'est que enfreindre un interdit, celui qui le fait, termine par un châtimement et il n'en tire que des punitions. Donc les regrets sont toujours tardifs. Alors ce conte entre le marabout et ses taa libés, au sujet de ces trois qui, au lieu de suivre les instructions de leur chef, mais au contraire ont suivi leur pensée et leur fourberie, ils ont enfreint les ordres jusqu'à ce que la mort les y trouve. Quand le marabout alla à leur recherche et les trouva morts, il dit : interdire, il refuse, laissez-le voir.

Alors cet : "interdire, il refuse, laissez-le voir" est un proverbe d'où on peut sortir un conte. Et on vous en a sorti ce conte entre le marabout et ses disciples.

X

X

X

Alors entre l'hyène, entre le singe et le chien, entre la poule et l'épervier, entre le poussin et le milan, entre l'hyène et la chèvre, et d'autres... et d'autres encore, parmi tous on peut en sortir un proverbe et un conte... le conte

est plus long que le proverbe. Le proverbe aussi peut découler d'un conte, c'est une tradition que nous ont laissé nos grands-parents. Avec cela on peut conseiller, on peut éduquer, on peut mettre en garde, on peut effrayer, on peut faire peur, on peut tout faire qui appartienne à nos écoles de tradition d'hier et qui persistent de nos jours.

Conte recueilli par
Nanga Thérèse Logbochie
Cont. Samba Ngeer

L'ENFANT TÊTUE DE DIOURBEL

Il y avait une enfant tellement têtue que nul ne pouvait la ramener à l'ordre. Ni sa mère, ni son père, ni son frère ne pouvaient rien contre elle. Elle apprit qu'il se donnait un spectacle à Diourbel et décida de s'y rendre. Sa mère, son père et son frère lui interdirent en vain de partir. Elle s'habilla alors, prit un rat et se mit en route pour Diourbel. Malheureusement, le rat tomba dans un trou. Elle alla alors trouver une souche et lui dit :

- "Massamba, veux-tu me faire sortir mon rat pour que je puisse continuer mon chemin et aller à Diourbel ?"

Massamba lui posa comme condition de porter une peau de mouton d'abord.

L'enfant demanda au mouton de se suicider

Le mouton exigea de manger des feuilles de "sump" d'abord

Le "sump"⁽¹⁾ exige la pluie

Dieu exige que "Jaaxaay" (2) lui parle d'abord avant de faire tomber la pluie.

Jaaxaay dit qu'il ne parlerait pas à Dieu s'il ne mangeait pas un oeil de boeuf

L'enfant demanda au boeuf de se suicider

Le boeuf exigea un ouvrage de Ngari le bijoutier

Ngari exigea de manger du cous-cous fait par des captives.

Lesquelles exigèrent de manger un oeuf de poule d'abord.

La poule ne pondrait l'oeuf qu'après avoir accouplé avec le coq

Celui-ci exigea de picorer de la nouvelle récolte de mil.

Quand la fille fut priée de piler le mil, elle s'exécuta :

Alors, le coq picora le mil, féconda la poule qui pondit l'oeuf ;

les captives mangèrent l'oeuf, firent du couscous pour Ngari qui fit des bijoux pour le boeuf lequel se suicida, ce qui permettra à Jaaxaay d'enlever son oeil, de parler à Dieu qui fit tomber la pluie ; cette pluie fit pousser les feuilles de sump que le mouton mangea, il s'étouffa, permettant à la souche de porter sa peau et de faire sortir le rat qu'elle remit à la fille. Celle-ci continua son chemin et à l'orée de Diourbel, elle se rendit compte que le spectacle prenait fin. Depuis lors, les enfants sont devenus têtus.

Conte wolof recueilli par

Seydi Bachir Niasse

(1) - Jaaxaay : nom d'un oiseau.

(2) - sump : nom d'un arbre tropic al qui fournit des fruits qui ont à peu près les mêmes dimensions qu'une petite noix de kola et qui sont comestibles.

Kumba amul Ndeye est celle qui souffre toujours car sa mère n'est pas présente. Un jour Kumba am Ndey en cuisinant salit l'écuelle. Elle pleura, pleura et finalement prit l'écuelle. Sa marâtre lui dit d'aller laver l'écuelle à Geeju Meew-Meew et alla se plaindre auprès du père de la fille. Le père aussi exigea la même chose. Kumba amul Ndey prit l'écuelle et se mit en route pour Geeju Meew-Meew. Elle n'a pas de mère mais Dieu l'a aidée.

Elle marchait en pleurant et trouva un homme tout nu dans son champ qui cueillait des pains de singe avec son sexe. Elle le salua. Le vieux répondit ; l'enfant lui demanda un peu de pain de singe et il lui en donna.

Elle continua et arrivée en pleine brousse, elle trouva une femme qui urinait et faisait du lait avec son urine. Elle la salua, poliment avant de lui demander un peu de lait. Celle-ci répondit et lui donna du lait.

Elle but et continua sa marche. Elle trouva un "hinde" (2) qui faisait du couscous tout seul. Elle le salua poliment, lui demanda un peu de couscous. Il lui donna de son couscous et l'enfant continua.

Elle trouva enfin Geeju-Meew-Meew qui n'avait qu'un bras, et une moitié de tête. Elle la salua poliment et lui dit :

- "Tante, moi je suis Kumba amul Ndey, ma demi-soeur Kumba am Ndey est à la maison. On m'a chargée de laver cette écuelle à Geeju Meew-Meew et je ne connais pas Geeju Meew-Meew. J'ai beaucoup marché et je suis fatiguée.

Elle lui répondit :

- "Mon enfant, c'est ici Geeju Meew-Meew ; où est l'écuelle ?"

Elle lui tendit l'écuelle et Geeju Meew-Meew ajouta :

- "Il fait nuit. Je ne peux pas t'amener maintenant pour que tu laves l'écuelle. Tu vas passer la nuit chez moi. Seulement je suis mère de famille. Mes enfants sont des lions, des hyènes, des tigres, des léopards. Et s'ils sentent la chair humaine, ils vont te dévorer. Tu sais ce qu'on va faire ? Tu te couches sous le lit et je te donne de petites aiguilles. Avec ces aiguilles, tu vas les piquer doucement. De ce fait ils vont partir tôt parce qu'ils se diront qu'il y a des punaises sous le lit. Ne tousse pas, ne respire même pas".

Kumba s'exécuta et les animaux partirent bientôt. Geeju la félicita et lui remit l'écuelle déjà lavée avec quatre oeufs.

- "Voici des oeufs lui dit-elle. L'un des oeufs contient des gaillards maures ; celui-là contient de l'or pur et le troisième contient des tam-tams et des jeunes filles, de très belles filles. Enfin le dernier contient des lions

(1) - Kumba qui n'a pas de mère (Kumba l'orpheline de mère) et Kumba dont la mère est vivante.

(2) - "hinde" : récipient dans lequel on met le couscous pour le cuire. Il est posé sur une marmite contenant la sauce et les condiments.

Ecoute-bien comment tu dois les utiliser".

Kumba partit et en pleine brousse, elle cassa celui des oeufs qui contiennent les gaillards qui l'escortèrent. Elle progressa et cassa l'oeuf qui contenait les lions, les Maures les tuèrent aussitôt. Puis elle cassa l'oeuf qui contenait les richesses ; elle s'habilla et se para bien. Elle continua et cassa celui qui contenait les tam-tams, et les jeunes filles. Les tam-tams et les filles la suivirent de même que les gaillards maures, les chevaux et tout. A l'orée du village, l'on se demandait ce qui se passait.

Ils chantaient alors :

- "Voici Kumba amul Ndey qui était partie pour Geej Meew-Meew". Elle arriva chez elle avec sa suite et ses biens. Nul ne put évaluer cette richesse.

La mère de Kumba am Ndey entra dans la chambre et dit à son mari :

Ainsi tu savais que cette richesse existe à Geeji Meew-Meew et tu n'as pas voulu y envoyer ma fille ! Tu as préféré envoyer Kumba amul Ndey, qui a amassé une fortune. Mais elle ne va pas rester ici avec ça ! Sur ce, elle décida d'envoyer Kumba am Ndey à son tour à Geeji Meew-Meew pour laver l'écuelle.

Kumba amul Ndey resta avec son trésor et Kumba am Ndey se mit en route pour Geeji Meew-Meew... Elle rencontra sur son chemin les mêmes phénomènes que sa demi-soeur, mais ses comportements étaient différents. L'impolitesse de Kumba am Ndey remplaça la courtoisie de Kumba amul Ndey. Cette impolitesse se manifesta même à l'égard de Geeji Meew-Meew. Néanmoins elle lui accorda l'hospitalité. Kumba am Ndey fut invitée à passer la nuit sous le lit et reçut de la part de la vieille les mêmes recommandations que celles qu'avait reçues Kumba amul Ndey. Mais elle piqua si fortement les bêtes qu'elles s'enfuirent trop tôt laissant chez leur mère des lits tout tâchés de sang, ce dont la vieille se plaignit...

L'écuelle lavée, la vieille la remit à Kumba am Ndey avec des oeufs qu'elle devait casser selon l'ordre que lui avait donné son hôte... En pleine brousse elle cassa malheureusement l'oeuf qui contenait les lions qui la dévorèrent. Il ne resta d'elle que son pagne et son estomac.

Alors le charognard prit l'estomac et le laissa tomber au milieu de sa famille en disant : "Voici l'estomac de Kumba am Ndey qui était partie pour Geej Meew-Meew."

Sa maman qui pilait le mil devant servir de couscous aux étrangers qui accompagneraient Kumba am Ndey, cessa aussitôt de piler et écouta. Le charognard reprit la chanson... le père ramassa l'estomac et dit sa femme :

"Voici l'estomac de ta fille".

La jalousie ne peut pas freiner la chance. C'est Dieu qui distribue les richesses.

Conte wolof recueilli par
Seydi Bachir Niasse

LE CONTRAT

Il était une fois , un homme dans un village ; il avait épousé cinq femmes et eu beaucoup d'enfants. Il cultivait, mais la récolte n'était pas toujours suffisante pour nourrir la famille . Il fit ainsi des années durant et c'est pourquoi de certains mois en période de sou dure ils passaient des nuits sans manger. Il pensa alors quitter son village vers un autre. Cet homme était très clairvoyant, il connaissait beaucoup. Il dit aux habitants du village qu'il voudrait quitter celui-ci pour un autre où se trouvait une île. L'île détenait un pouvoir, quand on y cultivait l'on avait une bonne récolte. L'île était habitée par un sorcier. Les anciens lui dirent de ne pas partir mais il refusa.

pendant la saison sèche il s'y rendit avec sa famille, chercha des éléments pour faire une maison et la construisit.

Donc l'île était habitée par un sorcier. Cet homme vit le sorcier et lui parla :

- "J'étais dans le village là-bas que vous voyez avec mes femmes et mes enfants. Je cultivais avec la famille, j'obtenais quelque chose mais cela ne me suffisait pour nourrir la famille car lors de la moisson souvent je passais des nuits sans manger. C'est pourquoi j'ai décidé de venir cultiver ici pour voir. Seulement cette île vous appartient, je voudrais y cultiver".

Le sorcier lui répondit :

- "Je ne m'oppose pas à ton souhait, seulement au bout de quelques années je voudrai te tuer".

- "Je comprends dit l'homme. Il faut toujours s'informer et voir s'il faut accepter ou refuser. Je suis d'accord sur vos propos, mais je vais prendre une poignée de fonio, vous allez en compter les graines. Ces graines de fonio vont correspondre à mon nombre d'années de vie, et parès cette date vous pourrez me tuer".

- "D'accord" dit le sorcier.

Ainsi cet homme et le sorcier tombèrent d'accord. L'homme cultiva la première année et lors des récoltes eut une abondante moisson. Il eut du riz, du mil et des arachides. Cette année-là il mangea sans jamais parler de famine. 3 greniers de mil étaient en surplus de même que 2 greniers de riz. Il les vendit et avec cet argent il acheta la première année cinq vaches. Il le fit des années durant, il mangeait avec un surplus et au bout de dix ans il eut un troupeau si grand qu'on se demandait si c'était bien l'oeuvre d'un homme.

Mais l'on sait que les graines de fonio d'une poignée de mains sont très nombreuses. L'homme vieillit et mourut peu de temps après.

Son fils aîné lui succéda. Il hérita des biens de son père. Le sorcier dit à cet adulte :

- "On avait conclu un contrat là avec ton père, lorsqu'il venait ici. Seulement voilà qu'il est mort avant l'expiration du contrat de vie. Il m'avait dit qu'il prendrait une poignée de fonio, je compterai, le nombre de graines qui s'y

trouvent. Le nombre de graines correspondra avec le nombre d'années de vie. Après quoi je devrais le tuer, l'immoler, en sacrifice. Le contrat n'est pas expiré et voilà qu'il est mort ! Seulement tu es le successeur et l'héritier de ses biens".

L'enfant lui répondit :

- "Je ne réfute pas tes paroles, mais j'étais encore très jeune lorsque vous avez conclu sur ce problème avec mon père, j'étais très jeune ! J'ignorais donc l'accord conclu. Malheureusement il est mort je ne peux rien dire. Seulement tu as beaucoup fait pour la famille et si tu veux je peux te faire chaque année la cérémonie pendant la saison sèche d'une vache et d'une chèvre en guise de remerciements. Mais je ne me donnerai pas en sacrifice, ni un de mes frères ou un des fils que j'ai commencé à avoir, à cause du contrat conclu avec mon père. Faire un sacrifice humain, je m'oppose à cette pratique ; si tu acceptes mes propos je te récompenserai de cette manière ; je ne donnerai personne en sacrifice car je refuse la richesse basée sur les sacrifices humains.

Le sorcier ne put rien faire d'autre que d'accepter, car la personne signataire du contrat est décédée. C'est le fils qui le relaye et il fit annuellement en saison sèche une cérémonie d'une vache et d'une chèvre. Le sorcier resta le protecteur de la famille et travailla avec le fils aîné du cultivateur. Cet adulte devint riche et vécut avec sa famille pendant très longtemps.

Conte mancagne recueilli par

Gilles Kabou

MON MARI, MON MARI

On va vous raconter l'histoire de Mamadou Ndiombane et de sa petite soeur Aïda Ndiombane. Aïda Ndiombane et Mamadou Ndiombane vivaient avec leur mère et leur père. Un beau jour, leur père mourut les laissant avec leur mère.

Leur mère, toujours quand elle finissait de préparer le repas, disait à Aïda Ndiombane d'aller appeler son grand frère qui causait ou jouait avec les enfants. Alors Aïda lui disait : "mon mari, mon mari viens répondre à ma mère".

Elle faisait ainsi et cela faisait trop mal à Mamadou Ndiombane. Un jour il vint dire à sa mère :

"Yaye Boye dis à Aïda Ndiombane que je suis son grand frère, qu'elle ne me dise plus mon mari, mon mari viens répondre à maman".

Aïda Ndiombane lui dit : "je te l'ai dit hier je te le disais avant hier, je te le dirai demain et après demain".

Le lendemain à la même heure Aïda Ndiombane le trouva en train de jouer avec les enfants, attachant sa balançoire et jouant avec ses camarades.

Elle lui dit : "mon mari, mon mari viens répondre à maman".

Mamadou Ndiombane descendit de la balançoire, il courut vers la mer et dit à ses amis qu'il allait se suicider ; ses amis allèrent avertir sa mère. La mère courut à sa poursuite, lui criait : "Mamadou Ndiombane, Ndiombane ne va pas te suicider à cause de ta soeur". Et Mamadou de répondre "Yaye Boye Bayo Boy tu n'entends pas Aïda Ndiombane me dire : "mon mari, mon mari réponds à maman" ?

Aïda Ndiombane la suivait disant : mon mari, mon mari réponds à maman".

Mamadou Ndiombane de dire : "Yaye Boye, Bayo Boy, Aïda Ndiombane je suis son grand frère et elle me dit : "mon mari, mon mari réponds à maman".

Ils couraient, sa mère lui disait : "Mamadou Ndiombane ne va pas te suicider à cause de ta soeur". Il lui répondit : Yaye Boye, Baye Boy Aïda Ndiombane je suis son grand frère et elle me dit mon mari, mon mari réponds à maman".

Il entra dans l'eau, l'eau l'engloutissait. Sa mère et sa soeur lui tendaient les bras. Sa mère disait "Mamadou Ndiombane, Ndiombane ne te suicide pas à cause de ta soeur" il disait "Yaye Boye, Aïda Ndiombane je suis son grand frère et elle me dit mon mari, mon mari "

L'eau l'engloutissait jusqu'à la taille. Sa mère lui tendait les bras : Mamadou Ndiombane, ne te suicide pas à cause de ta soeur". Il se retourna et dit encore : "je t'avais dit que si Aïda Ndiombane continuait à me dire : mon mari, mon mari, je me suiciderai". L'eau l'ensevelissait jusqu'à la poitrine, la mère lui tendait les bras.

Ainsi mourut Mamadou Ndiombane qui avait une petite soeur trop têtue.

Conte wolof traduit par
Zohra Ndiaye